

Homme et femme, étrangers l'un pour l'autre ?

Hans Blüher,
idéologue de la séparation des sexes

Didier Herlem

Dans l'histoire récente des sociétés occidentales, les revendications d'égalité entre les sexes ont toujours suscité des réactions niant la légitimité de telles exigences au nom d'un argument « réhibitore » : l'irréductible altérité de l'homme et de la femme. Étrangers l'un pour l'autre, physiquement, psychologiquement, intellectuellement différents, n'ayant en commun qu'une sporadique complémentarité dans la reproduction de l'espèce, ils ne pourraient s'épanouir qu'en développant leur identité respective au sein d'une société fondée sur une stricte ségrégation en fonction de l'appartenance sexuelle des individus.

À l'opposé d'un Condorcet (1748-1794), pour lequel l'unicité du genre humain était un postulat indispensable au progrès de l'humanité, d'un John Stuart Mill (1806-1873), champion de l'égalité des sexes et adversaire résolu des discriminations dont étaient victimes les femmes de l'époque victorienne, se manifestent des hérauts de la différence dont le plus célèbre est sans doute Otto Weininger (1880-1903) avec son ouvrage intitulé *Sexe et caractère*. Mais à côté de cette personnalité-phare, scandaleuse par son outrance même, ou de quelques autres comme Nietzsche, Schopenhauer ou encore Proudhon, tous connus pour leur antiféminisme primaire, il en est qui, pour avoir été plus discrets, n'en ont pas moins joué un rôle non négligeable dans l'évolution des rapports hommes-femmes de leur époque. Hans Blüher est de ceux-là¹. Écrivain, philosophe, essayiste, cet homme a développé au début du XX^{ème} siècle des thèses qui ont directement inspiré la politique du Troisième Reich à l'égard des femmes, laquelle s'est caractérisée par un acharnement discriminatoire sans précédent².

*

Avant de présenter ses thèses, il convient de préciser que Hans Blüher n'était pas, comme le fut Weininger, un isolé. Dès sa créa-



Annette Messenger,
A. M. truqueuse.
La Femme et..., 1975

1 – Hans Blüher (Freiburg-Silésie 1888, Berlin 1955), philosophe influencé par Nietzsche, puis par Kant et Schopenhauer est surtout connu pour les ouvrages suivants : *Wandervogel. Geschichte einer Jugendbewegung*, 1912 ; *Die Deutsche Wandervogelbewegung als erotisches Phänomen*, 1912 ; *Die Rolle der Erotik in der Männlichen Gesellschaft*, 1917-1919.

2 – Rappelons les mesures d'exclusion mises en place par le régime national-socialiste à l'égard des femmes : instauration d'une citoyenneté féminine de second ordre (seul le mariage donne accès à la citoyenneté à part entière) ; exclusion des parlements au niveau fédéral et national ; éviction des postes de responsabilité ; exclusion des fonctionnaires mariés de l'administration et du système scolaire ; réduction drastique du nombre des étudiantes ; interdiction de l'éducation mixte ; suppression des lycées de jeunes filles ; interdiction d'accéder aux professions juridiques, judiciaires et médicales.

tion, il a fait partie du mouvement intellectuel qui s'est lui-même baptisé *Révolution nationale*. Aux sources de ce mouvement on retrouve, paradoxalement dynamisés par la défaite allemande de 1918, les courants traditionnels du nationalisme : militarisme, messianisme germanique, impérialisme, sans oublier bien sûr la tradition antisémite. Ce sont en effet la défaite et son cortège de conséquences infamantes, à savoir le diktat du traité de Versailles, les amputations territoriales, la perte des colonies, la démilitarisation presque complète du pays, les réparations exigées par les vainqueurs, mais aussi et surtout la mise en place par les Alliés d'un régime démocratique consacrant l'installation au pouvoir des socialistes, qui ont engendré un véritable réflexe de refus.

Ceux qui s'expriment au nom de la *Révolution nationale* manifestent un refus total de la situation nouvelle que connaît l'Allemagne, mais ils ne sont pas pour autant partisans d'un retour au *statu quo ante*. Bien au contraire : certains vont même jusqu'à voir dans le Second Reich de Guillaume II une époque *répugnante* (*abscheulich*), tout juste digne de disparaître dans les poubelles de l'Histoire³. Pourquoi *répugnante* ? Parce que, hélas, elle s'est laissée contaminer par le libéralisme. Or, à leurs yeux, le libéralisme, l'esprit dont il est porteur, incarnent l'antithèse absolue de toutes les valeurs qui leur sont chères. Le libéralisme, voilà l'ennemi : la philosophie libérale et ses effets corrupteurs sont, jugent-ils, partout à l'œuvre, sous les travestissements les plus divers. En relèvent, pêle-mêle, la démocratie occidentale, le capitalisme ploutocratique, le marxisme internationaliste, le pacifisme, l'individualisme, et, *last but not least*, le féminisme.

Combattre cette philosophie honnie sous toutes ses formes et imposer un régime dictatorial fondé sur le *Männerstaat*, l'État masculin, tel était l'objectif affiché du mouvement.

Dès lors, il était somme toute logique que la *Révolution nationale* inspirât un nouvel antiféminisme, comme il était logique que revînt à Hans Blüher le rôle de définir et de théoriser ces conceptions *révolutionnaires*. Il pouvait en effet revendiquer une certaine compétence en la matière, dans la mesure où il s'était affirmé comme le théoricien par excellence des *Männerbünde*, des liges masculines, avec son œuvre majeure, parue de 1917 à 1919 et intitulée *Le Rôle de l'érotisme dans la société masculine*. Profondément influencé par le mouvement de jeunesse allemand et en particulier le *Wandervogel*, il s'était fait dans cet ouvrage le chantre de la ligue masculine comme l'expression ultime de l'élite créatrice.

C'est donc en tant que « spécialiste » que Hans Blüher publie en 1921 un opuscule qui, sous le titre *Mouvement féministe et antiféministe*, s'attache à définir l'antiféminisme revendiqué par la *Révolution nationale*. Il commence par expliquer pourquoi

3 – Moeller van den Bruck, *Das Dritte Reich*, Hambourg, 1923. Cité d'après la troisième édition, 1931, p. 169.



Zoe Leonard,
Jennifer Miller – Pin-up # 1, 1995

le féminisme fait partie des ennemis à combattre : « *Le féminisme n'est qu'une forme subalterne d'une conception culturelle globale de l'époque moderne visant à effacer les antagonismes. On pourrait retrouver cette conception culturelle sans en épuiser pour autant les composantes par exemple dans les notions de libéralisme, de socialisme, d'humanisme, de pacifisme, d'esprit des Lumières, etc. Cela, c'est l'ensemble du front dans toute son ampleur et le féminisme n'en représente qu'une petite composante. Si l'on veut donc avoir une connaissance sérieuse de ce qu'est le féminisme, il faut le percevoir d'emblée comme partie intégrante de ce phénomène d'ensemble.* »⁴

Pour Hans Blüher, si l'on veut anéantir l'ensemble de ce front, il faudrait bien se garder de négliger le féminisme. D'où la nécessité de faire naître un nouvel antiféminisme, un antiféminisme de combat qui se démarque radicalement de l'antiféminisme tradition-

4 – Hans Blüher,
*Frauenbewegung und
Antifeminismus*, Lauenburg
a. d. Elbe, 1921, p. 3.



Elke Krystufek, *Elke Krystufek*
lit Otto Weininger, 1993

nel, qualifié par l'auteur de *doctrinaire*, de *philistin* et de *rétrograde*. À l'antiféminisme traditionnel, Hans Blüher oppose ce qu'il appelle l'*antiféminisme spirituel* (*geistiger Antifeminismus*) : « Notre antiféminisme est aux antipodes de l'antiféminisme bourgeois. L'antiféminisme bourgeois est relativiste, ce qui signifie qu'il prend pour étalon ultime le stade de civilisation traditionnel du peuple dont il fait partie, et établit à partir de lui ses revendications. »⁵

L'antiféminisme bourgeois est donc foncièrement conservateur. Toute déviation de la norme instituée par la sacrosainte tradition devient à ses yeux une forme de dégénérescence (*Entartung*). L'antiféminisme *spirituel* se refuse pour sa part à cet immobilisme, car il part de l'idée que les phénomènes culturels ou éthiques ne sont pas des vérités en soi, immuables et intangibles, mais bien l'expression secondaire d'une vérité primaire,

d'ordre spirituel. Il est donc, pour lui, parfaitement légitime de critiquer tout point de vue éthique, aussi sacralisé fût-il par la tradition, puisqu'elle ne peut en aucun cas constituer une légitimation en soi. Si Hans Blüher concède qu'il peut y avoir convergence avec l'antiféminisme bourgeois sur un certain nombre de points, il souligne par ailleurs que cette convergence ne peut masquer l'antagonisme profond qui sépare la démarche défensive, bornée, de la Ligue allemande contre l'émancipation féminine (*Deutscher Bund gegen die Frauenemanzipation*) de celle, offensive, courageuse et anticonformiste, adoptée par l'antiféminisme *spirituel*. Hans Blüher est catégorique sur ce point : il y a entre ces bourgeois frileux et son antiféminisme à lui ce qu'il nomme des « *béances insurmontables* », façon comme une autre de traduire ce refus total du conservatisme traditionnel, si caractéristique des idéologues de la *Révolution nationale*.

Mais en quoi consiste au juste ce nouvel antiféminisme *spirituel* ? Pour saisir la nouveauté des conceptions théorisées par Hans Blüher, le plus simple est de reconstituer la démarche intellectuelle suivie par l'auteur. Il s'inspire en effet des thèses freudiennes selon lesquelles la civilisation est le produit de la sublimation de la sexualité humaine. Ces thèses, il les fait siennes, mais pour y introduire aussitôt des éléments qui lui sont propres : selon lui, il existe une différence d'essence entre l'Éros masculin, susceptible d'engendrer les créations les plus sublimes, et l'Éros féminin irrémédiablement

5 – Hans Blüher, *Der bürgerliche und der geistige Antifeminismus*, Berlin, 1916, p. 24.

englué dans sa fonction de reproduction biologique, et donc incapable de quelque sublimation que ce soit. La conséquence de cette différence, c'est que les « *rapports normaux* » entre les sexes, la fondation d'une famille, entraînent pour l'homme la paralysie de son Éros créateur. Il gaspille toute son énergie dans les multiples contraintes de la vie conjugale et familiale. Dans cette perspective, l'homosexuel devient l'archétype de l'individu socialement créateur. Libre de toute attache familiale et de tout rapport inhibiteur avec l'Éros féminin, lui seul peut sublimer son énergie sexuelle et la mettre au service des causes les plus nobles.

C'est alors qu'intervient l'idée du *Bund*, l'idée d'une association purement masculine, fondée sur l'attirance s'exerçant sur les Éros masculins. Si Hans Blüher est persuadé que l'homosexualité est commune à tous les hommes, il se refuse cependant à réduire la dynamique du *Bund* à l'influence de la seule pulsion sexuelle : la beauté physique, les affinités culturelles, historiques, raciales ou idéologiques jouent leur rôle, en complémentarité avec l'Éros, dans la puissance des liens qui s'établissent entre les membres du *Bund*. L'idée d'une communauté purement masculine fondée sur l'attirance physique et la convergence des idées n'avait, à l'époque, rien d'original en soi. Ce qui l'est en revanche, c'est de faire de son existence le point de départ d'une action politique et sociale. Pour Hans Blüher, le *Männerbund*, naturellement organisé selon le *Führerprinzip*⁶, constitue la cellule originelle de l'État, sa base fondatrice, il est la force souterraine qui irrigue l'État, lui procure les élites et les valeurs culturelles dont il se nourrit. À ses yeux, l'État est un organisme qui, par essence, transcende ses fonctions apparentes de cohésion et de défense, de justice et d'administration. Le *Männerstaat* est avant tout l'expression vivante de la puissance conjugée des Éros qui l'animent, et non une simple superstructure, comme le prétendent rationalistes et matérialistes, il tire sa substance et sa force des réseaux de ligues masculines qui en constituent l'âme profonde. Cette conception de l'État comme émanation fusionnelle des pulsions sublimées d'un méta-Éros masculin connu sous la République de Weimar un grand succès. Pour beaucoup – et en particulier pour les guerriers revenus du front – la ligue masculine, soudée par un indéfectible esprit de corps et l'exaltation de la virilité, était devenue la seule forme véritablement crédible et efficace d'organisation sociale : si l'on voulait régénérer l'État, le sauver de la décadence, c'est le *Männerbund* qu'il fallait prendre comme modèle, une élite d'hommes liés par le même idéal et totalement dévoués à un Führer qui en serait la quintessence⁷.

6 – L'élite physique et intellectuelle qui se dégage exerce une tutelle absolue sur les membres du *Bund*. Ceux-ci lui doivent allégeance. Mais l'élite en question est tenue de légitimer en permanence son pouvoir par un comportement héroïque et des exploits susceptibles d'attirer de nouvelles recrues.

7 – Les *Männerbünde* ont connu un grand succès dans l'Allemagne d'après-guerre. Citons, par exemple, la multiplication des corps-francs (*Freikorps*), organisations paramilitaires spécialisées dans la protection et les combats de rue ; le *Jungdeutsche Orden*, ordre racialiste qui a compté jusqu'à 130 000 membres en 1925 ; le Parti national-socialiste lui-même qui est un *Männerbund* typique et que sa transformation par Hitler en parti de masse ne parviendra pas totalement à couper de ses origines de ligue masculine (*Führerprinzip*, exaltation de l'Éros masculin, en particulier chez les Sections d'assaut, les SA, maintien d'une structure hiérarchique purement masculine dans toutes les instances du parti).

Rémi, 1996



Cindy Sherman,
Untitled # 263, 1992



On en conviendra, Hans Blüher était tout désigné pour être le théoricien d'un mode de rapports hommes-femmes tenant compte de ses options sans équivoque pour une société fondée sur la suprématie masculine. Qui, en effet, mieux que lui pouvait préciser la place des femmes dans l'univers exclusivement viril dont il s'était fait le chantre ? Paradoxalement, elles en ont une. Mais la place qui leur est faite n'a évidemment rien de commun avec une quelconque égalité.

Hans Blüher se veut le défenseur d'un dualisme radical du genre humain reposant sur le clivage sexuel. Pour lui, coexistent, concernant l'essence de l'homme et de la femme, deux doctrines philosophiques antithétiques. La première se résume ainsi : « *La femme accomplira les mêmes choses que l'homme ; il suffit pour cela de la libérer jusqu'aux dernières, des oppressions dont elle a à souffrir depuis des millénaires. Toutes les différences entre aptitudes masculines et féminines ne sont qu'apparence.* »⁸

Quant à la seconde, Blüher la formule en ces termes : « *Quel que soit l'état de liberté ou de servage où elle se trouve, la femme sera toujours, et dans tous ses actes, l'opposé total de l'homme : toutes les égalités ne sont qu'apparence.* »⁹

Bien entendu, Blüher adhère à la seconde et se réclame donc de l'antiféminisme. Loin d'être l'expression d'une hostilité envers les femmes, ce choix, explique-t-il, est simplement le fruit d'une réaction de défense, instinctive, d'où toute rationalité est bannie. Inutile, donc, de le justifier scientifiquement. L'important, affirme-t-il, ce n'est pas que l'idée soit juste, mais qu'elle soit cohérente, qu'elle puisse structurer une vision claire des rapports

8 – Hans Blüher,
*Frauenbewegung und
Antifeminismus*, op. cit., p. 4 et 5.

9 – *Ibidem*.

entre les sexes, une idéologie à laquelle on puisse adhérer. À l'origine de l'antiféminisme, il y a pour Blüher un rejet spontané de l'intolérable : « *Il est en effet apparu un jour, dans certains cercles universitaires, qu'il y avait des situations et des formes d'esprit qui n'appartiennent qu'à l'homme [...] que la présence, ne serait-ce que d'une seule femme comme membre de plein droit pervertissait et corrompait tout le caractère de certaines alliances porteuses de culture. On découvrit soudain qu'un certain type de femme [ein bestimmter Typus Frau] était impossible, celui de l'étudiant de sexe féminin séjournant à l'université, ce pur produit de l'époque libérale.* »¹⁰

10 – *Idem*, p. 6.

En d'autres termes, il s'agit de mettre le holà aux outrances auxquelles a conduit le féminisme. Précisons cependant que Blüher ne condamne pas sans appel les efforts du féminisme. Il reconnaît que, grâce à lui, beaucoup de femmes peuvent mener une vie *décente*, et il s'en réjouit. Il comprend également que les femmes aient été attirées par une telle doctrine : l'« *époque de calamités* », la « *perturbation totale du monde à laquelle l'humanité est livrée* » y sont pour quelque chose. Le sexe féminin n'échappe pas aux contrecoups de cette perturbation et en garde de profonds stigmates : « *Il est désorienté, et, dans cette situation désespérée, se raccroche à cette planche de salut que sont l'éducation, le progrès et la doctrine féministe.* »¹¹

11 – *Idem*, p. 22.

Mais, constate Blüher, cette planche de salut est mal amarée au soubassement du monde. D'ores et déjà, elle part à la dérive : sans espoir, le sexe féminin est emporté dans la tourmente. Car le féminisme n'aboutit qu'à aliéner l'un et l'autre sexe, à leur faire perdre leur identité propre : « *Dans notre civilisation actuelle, a été créée une sorte de zone neutre dans laquelle hommes et femmes travaillent sans exprimer l'essence de leur être.* »¹²

12 – Hans Blüher, *Der bürgerliche und der geistige Antifeminismus*, op. cit., p. 5.

Résultat : des rapports inauthentiques entre les sexes, la disparition de l'homme véritablement homme (*Vollmann*) et de la femme véritablement femme (*Vollweib*). La femme « *se masculinise jusqu'à l'hermaphrodisme* », tandis qu'apparaît un curieux hybride masculin : « *Un type d'homme à moitié attiré par les femmes, qui ne parvient que très rarement à voir des femmes nues, à comparer des corps féminins, à faire l'expérience des débordements des affects propres aux femmes.* »¹³

13 – *Idem*, p. 13.

Ces êtres sont sexuellement inhibés, car : « *Le rapport intime à l'autre sexe est, jusqu'à un certain point, rompu.* »¹⁴

14 – *Idem*, p.-9.

La « *femme intelligente* », la « *femme égale de l'homme* », la « *camarade* », fruit de l'émancipation féminine et de cette catastrophe qu'est l'éducation mixte, se retrouve avec une « *sexualité en jachère* ».

Aux yeux de Blüher, rien d'étonnant à tout cela, dans la mesure où hommes et femmes féministes, victimes de leur intellectualisme, ne respectent pas le principe de la polarité originelle des sexes, et

refoulement en permanence l'essence de leur être : « *L'homme féministe ne peut pas dominer la femme, il ne peut être seigneur et maître – seule relation, au demeurant, à laquelle aspire la femme –, et, puisqu'il ne veut pas se l'avouer, il invente la doctrine de l'égalité des droits, par laquelle il aboutit à une sorte de rapport démocratique à la femme ; et les femmes cultivent ce genre d'hommes, parce qu'elles ne veulent pas s'avouer qu'un maître brutal et dominateur signifie plus pour elles que le plus spirituel des camarades.* »¹⁵

Il est donc grand temps de mettre un terme à cette dérive : l'heure du retour à la féminité réelle a sonné. D'où la nécessité où il se voit de procéder à un certain nombre de mises au point concernant la nature de l'homme et de la femme.

La première a trait à l'idée même d'émancipation féminine. Autant il salue comme positive l'émancipation des Juifs, des paysans, des esclaves, autant celle des femmes lui paraît une absurdité en soi. En effet : « *Vouloir être soumise [hörig] fait partie intégrante de l'essence de la femme.* »¹⁶

La contradiction est, en l'occurrence, indépassable. À l'inverse de l'homme qui ne peut, lui, être *hörig*, la femme le demeurera pour deux raisons qui font l'objet de la seconde mise au point.

D'abord, la femme possède un *esprit* (*Geist*), mais cet esprit est d'essence totalement différente de celui de l'homme. Hans Blüher refuse catégoriquement l'idée que la femme est privée d'*esprit*, voire privée d'*âme*, et, en ce sens, il prend ses distances avec les positions extrémistes d'un Weininger, mais c'est, d'une certaine manière, pour mieux le rejoindre, car, dès qu'il précise en quoi le *Geist* féminin est totalement différent du *Geist* masculin, on mesure l'immense portée de la nuance qu'il a tenu à introduire : « *En tant que femme, elle n'est pas créatrice d'œuvre, elle ne peut être que réceptrice d'œuvre.* »¹⁷

Si donc la femme n'est pas dépourvue d'*esprit*, celui-ci n'est pas susceptible de création. Seul l'homme est capable de créer une civilisation, une culture, de transformer un vil matériau comme la pierre en un temple en l'honneur des Dieux : le *Geist* créateur est consubstantiel à la masculinité et, par conséquent, il ne peut y avoir de relation intellectuellement fructueuse qu'entre hommes. La nature purement réceptive du *Geist* féminin explique, pour une part, selon Blüher, le fait qu'elle veuille être soumise, puisqu'elle dépend totalement de l'homme et de ses créations sur le plan spirituel. Mais elle ne l'explique que pour une part.

La seconde raison tient à la nature propre de son activité créatrice à elle, qui se résume en un mot : Eros. Et sur ce dernier point, Blüher s'oppose catégoriquement à Weininger auquel il reproche d'avoir opéré, concernant l'essence de la femme, une réduction abusive de l'Éros à la simple sexualité. Grave erreur, souligne-t-il, car la femme, qui, après tout, relève de l'espèce humaine, ne peut

15 – Hans Blüher,
*Frauenbewegung und
Antifeminismus, op. cit., p. 11.*

16 – Hans Blüher,
*Der bürgerliche und der geistige
Antifeminismus, op. cit., p. 14.*

17 – *Idem*, p. 16.

être réduite, dans sa dimension sexuelle, au rang de l'animal. Si l'on est en droit de lui refuser toute participation à la création culturelle étant donné la nature de son *Geist*, on ne peut limiter son essence au seul instinct sexuel, dans la mesure où, comme l'homme, elle est d'origine divine. Comme l'homme, elle possède donc un Éros. Mais si celui de l'homme est actif, le sien est, par essence, passif, ce qui, pour Blüher, dévoile la véritable nature de l'être féminin. L'Éros de la femme joue un rôle capital : il lui a été donné dans un but de conservation. La femme n'est sur Terre que pour être aimée. Et sa manière propre d'aimer, c'est d'être soumise, *hörig*.

Blüher énonce alors ce qu'il considère comme un principe fondamental de sa philosophie polariste : « *La soumission [Hörigkeit] [...] est la forme a priori de l'Éros féminin.* »

Cette soumission étant inscrite dans la réalité même de l'amour féminin, elle est la garantie que la femme sera toujours *eine Dienende* : sa raison d'être sera de *servir*. Cette soumission est en outre la garantie que son attitude passive, son abnégation, sa réceptivité, l'obligeront toujours à accepter faits et événements, à s'y résigner, ce que l'homme, lui, ne peut faire, puisqu'il possède un Éros actif.

Fort de cette double mise au point, Hans Blüher n'a plus désormais qu'à indiquer la voie permettant, concernant la nature des rapports hommes-femmes, « *une rupture radicale avec le passé* ».

À ses yeux, la priorité est le retour de l'homme à une virilité agressive : « *Il suffit de forcer vraiment une femme – sans pour autant ne pas l'aimer de tout son cœur – et l'on constatera que n'importe quelle autre solution est absurde : la femme appartient à l'homme, et, s'il faut changer quoi que ce soit à cet état de fait, cela ne peut concerner que la façon de lui appartenir* »¹⁸.

Seconde proposition : il faut précisément modifier de manière radicale le mode actuel d'appartenance, qui fait le plus souvent des femmes des « *objets de propriété* » (*Besitzstücke*) des hommes, ce qu'il trouve dégradant et scandaleux, mais qui reflète bien la sclérose des valeurs bourgeoises. Pour ce faire, Hans Blüher ne voit qu'un moyen : partir de la seule certitude absolue en notre possession, à savoir que la *Hörigkeit* est nécessaire et intangible, qu'elle fait partie de la « *loi de la femme* ». Ensuite, tout devient simple. En effet, nous dit Blüher : « *Lorsqu'il respecte à la lettre une Loi de nature, alors l'être qui lui est soumis prend conscience que cette loi équivaut à la liberté.* »¹⁹

Bien entendu, précise-t-il, ceci ne vaut que pour les lois de nature. Se soumettre à une loi humaine entraîne nécessairement une limitation de la liberté. Or, dans le cas présent, la *Hörigkeit*, loi de la femme, ne peut être à l'évidence qu'une loi de nature. Dès lors, la conclusion s'impose : « *Seule est totalement libre la femme qui vit en état de totale soumission.* »²⁰

18 – Hans Blüher, *Frauenbewegung und Antifeminismus*, op. cit., p. 17.

19 – *Idem*, p. 18.

20 – *Ibidem*.

Cette conclusion l'amène, en conséquence, à définir un nouveau type de féminisme dont l'émergence entraînera *ipso facto* l'obsolescence de l'antiféminisme, compris comme la volonté de voir renaître la femme authentique. Ce féminisme reposera sur les bases les plus profondes de la nature féminine. Seules les femmes les plus nobles seront capables d'assumer les devoirs qu'il impliquera.

Ce féminisme-là reposera sur la liberté de la substance et non sur la liberté de la permission. Or, constate-t-il, ces femmes nobles, ces *élues* d'un nouveau « *Reich des femmes* », ne sont pas une utopie. Elles existent déjà : une sorte de grâce divine leur a épargné de sombrer dans ce qu'il appelle désormais l'« *ancien féminisme* ». Instinctivement, « *les femmes les plus belles, les plus fortes, les plus intelligentes, les plus désirables* » se sont ralliées à ce néo-féminisme, tandis que le camp adverse, celui des anciennes féministes, n'abritait que « *laideur, dépravation, nervosité et érudition farcie des pires lubies* »²¹. Selon Blüher, ces femmes nouvelles, souveraines, ont dépassé jalousie, possessivité, vanité, avidité érotique. Elles sont habitées par « *une pulsion de vie toute neuve* » dans laquelle il décèle « *un profond lien de parenté avec le secret de création que conserve la nature.* »²²

Ces femmes sont à ses yeux des *promesses* : elles ne péroreront pas. Elles peuvent étudier, philosopher, apprendre à loisir les langues anciennes, devenir des intellectuelles ou des poétesses : qu'importe, puisqu'elles savent d'instinct où est leur vraie place et n'enfreindront jamais les lois leur interdisant les territoires réservés aux hommes.

21 – *Idem*, p. 21.

22 – *Idem*, p. 22.

« *Détail* », publicité Benetton,
Libération, 9 juin 1993



Cependant, reconnaît Hans Blüher, l'engeance de l'archéo-féminisme est encore loin d'être éteinte, « *l'engeance irrécupérable des militantes féministes, des femmes-philosophes,-sociologues* », continue à sévir. Aussi préconise-t-il une série de mesures de salubrité à appliquer d'urgence, afin d'éviter le pire.

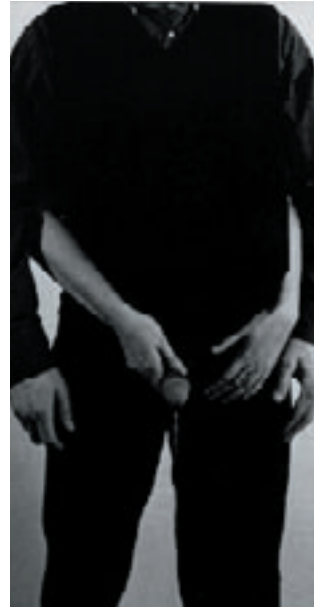
Une première série de mesures consiste à refuser toute invasion des territoires masculins par les femmes. Elles doivent être exclues de toute activité politique, ne doivent disposer d'aucun pouvoir en ce domaine. Elles peuvent conserver le droit de vote, mais du vote des femmes ne doit jamais rien dépendre dans un État. Les femmes célibataires doivent pouvoir subvenir à leur existence, mais en exerçant des métiers féminins. Il faut éviter tout empiètement sur des domaines d'activité que l'homme a depuis toujours maintenu sous son contrôle, « *conformément à l'essence de l'État masculin* » et à « *l'avantage de l'intérêt général* ». L'administration de l'État, les fonctions ecclésiastiques et judiciaires doivent être du seul ressort de l'homme. Une loi doit interdire toute subordination de fonctionnaires masculins à des fonctionnaires féminins.

Il faut enfin mettre un terme au fléau de la mixité dans les écoles et les universités : « *Les femmes n'ont pas leur place ailleurs que dans des écoles de femmes.* »²³ Ce principe ségrégatif, Hans Blüher le tempère lorsqu'il s'agit de domaines *subalternes*. Mais lorsqu'il s'agit de domaines *supérieurs* comme les universités, dont la féminisation n'est pour lui qu'un « *symptôme supplémentaire de leur décadence* », il veut le voir appliquer dans toute sa rigueur.

Une seconde série de mesures concerne la famille et le mariage. Tout en affirmant son scepticisme de principe face au « progrès », il s'insurge contre la « *répression des relations amoureuses non conformes à la norme* », refuse d'idéaliser le mariage bourgeois et appelle de ses vœux l'égalité totale des droits pour la mère célibataire et l'enfant illégitime. Hans Blüher ne nie pas que la femme est un être fait pour la famille (*Familienwesen*), mais la famille bourgeoise lui semble représenter une « *atrophie exceptionnelle* » de la famille originelle, qui, pour lui, est incarnée par le harem. La monogamie bourgeoise lui paraît trop oppressive, trop coercitive pour l'homme. Il propose donc d'autoriser la bigamie sur un plan légal, car, affirme-t-il, « *l'homme aime toujours deux femmes* »²⁴.

Blüher, dont la conviction est à l'évidence que la forme sexuelle que prend l'amour est sans importance par rapport à l'essence de l'amour, clôt cette seconde série de mesures par un plaidoyer en faveur de la liberté totale des relations amoureuses : « *L'amour est un acte totalement autonome entre un être humain et un autre. C'est un acte grandiose, antinomique jusqu'à l'excès et inexplicable, comme tout ce qui est véritablement grand.* »²⁵

Et il conclut : « *On peut condamner l'amour. [...] Mais alors, il faut le faire en condamnant toutes ses formes et sans prendre*



Sophie Calle, *Histoires vraies*, série *Le Mari : Le Divorce*, 1993

23 – Hans Blüher, *Der bürgerliche und der geistige Antifeminismus*, op. cit., p. 26.

24 – *Idem*, p. 9.

25 – *Idem*, p. 30.

*en compte le risque d'extinction du genre humain. Mais si on l'approuve, alors, que ce soit sans aucune restriction au nom de pseudo-valeurs bourgeoises. »*²⁶

Cet hymne à l'amour, tout comme cette allusion au « *risque d'extinction* » du genre humain, nous livre en quelque sorte la clé de l'antiféminisme *spirituel* prôné par Hans Blüher. Sa philosophie se caractérise en effet par la continuité et la rupture avec l'antiféminisme weiningerien.

Continuité, dans la mesure où Blüher reprend à son compte le dualisme radical de son prédécesseur, même s'il semble l'atténuer par quelques artifices rhétoriques qui ne trompent personne. Continuité également, dans la mesure où le même projet l'anime de mettre un terme à l'émancipation féminine, non seulement dans la pratique, puisqu'il n'hésite pas à formuler un programme d'action comportant des options tout à fait concrètes, mais en imaginant en outre, un nouveau type de femme fondé sur le principe de l'esclavage librement consenti et qui, *mutatis mutandis*, rejoint étrangement les conceptions du féminisme bourgeois allemand social-darwiniste de l'époque et leurs conséquences, à savoir : une pseudo-valorisation de la spécificité féminine – et singulièrement de la maternité – scellant un retour à son infériorisation de fait dans la société.

Continuité, donc, mais en même temps rupture : le point d'orgue sur lequel s'achève l'exposé de Blüher prend l'exact contre-pied du pessimisme apocalyptique que traduit le choix de Weininger en faveur de la chasteté totale et de la « *cessation de l'humanité* ». Sur ce plan, le retournement est complet. Il tient essentiellement à la réhabilitation de la sexualité à laquelle procède Hans Blüher en y réintégrant la spiritualité par le biais de l'Éros.

Son pansexualisme païen lui permet d'ignorer la tradition chrétienne, si présente chez Weininger, de la condamnation de la chair – dont la femme est le symbole vivant – et de réactualiser ainsi une conception plus hédoniste des rapports entre les sexes. Socrate et Diotime se substituent aux Pères de l'Église, nous fournissant ainsi une version édulcorée du manichéisme weiningerien. Mais si l'amour est réhabilité, et pas uniquement dans sa fonction procréatrice, la séparation entre hommes et femmes sur les autres plans sort, elle, renforcée dans tous les domaines, en particulier par l'exaltation de l'homosexualité, des ligues masculines, et du *Männerstaat* tout entier à la dévotion de son Führer. Même si cette homosexualité revêt une incontestable dimension symbolique, elle n'en traduit pas moins le rêve radicalisé d'un monde sans femmes comme mode d'organisation sociale idéal, comme d'ailleurs le rêve d'une sexualisation de l'État.

Il ne peut évidemment être question ici de trancher dans le débat unicité-dualité, concernant la division élémentaire du champ social incarnée par le clivage sexuel. Si l'on voit bien, à travers l'exemple de Blüher, à quoi mène concrètement la radicalisation de la différence, il n'est pas aussi aisé de repérer les inconvénients liés au point de vue adverse. Étrangers l'un pour l'autre, l'homme et la femme ne peuvent l'être par essence. Mais il n'en demeure pas moins que la négation de la différence n'est pas une solution non plus. Vraisemblablement se trouve-t-on là confronté à un genre de problème socialement, voire politiquement ou encore juridiquement insoluble.

Il est cependant possible de l'aborder sous un autre angle. Si l'égalité citoyenne dans tous les domaines semble, en dépit des situations archaïques engendrées par certaines mentalités et religions, s'imposer en tendance comme statut universel de l'être féminin, le problème de la construction, puis de la pérennisation de l'identité sexuelle, celui également de la traduction symbolique de la différence entre les sexes est loin d'avoir soulevé l'intérêt qu'il mérite.

Le seul point de repère que nous possédions vraiment, c'est le fait que chaque société humaine est soumise à l'exigence commune d'un écart différentiel entre les sexes et d'une identification sans équivoque de l'un et de l'autre, à laquelle la différenciation « naturelle », due au sexe anatomique semble ne pas pouvoir suffire.

La construction de l'identité sexuelle s'opère en conséquence en deux phases. Première phase : la différenciation des organes génitaux au cours de la vie prénatale. Deuxième phase : l'apprentissage du dimorphisme sexuel d'identité et de rôle au cours de la vie postnatale. Cet apprentissage repose pour une large part sur une distribution des rôles sociaux entre les sexes dans laquelle le rôle « authentique » (pratiques érotiques et fonction de reproduction) de chaque sexe n'a en fait plus rien à voir. Ces rôles « codés selon le sexe », le psychologue John Money les définit ainsi : « *Les rôles codés selon le sexe sont ceux qui sont habituellement attribués aux gens selon l'anatomie de leurs organes génitaux, alors qu'ils n'ont aucun rapport essentiel avec ces organes ou, tout au plus, qu'un rapport tangentiel ou dérivé. Il n'y a par exemple aucun fondement sexuel à un certain nombre de coutumes sexuellement dimorphiques concernant le travail, le jeu, la toilette, les droits civils, dont beaucoup sont une question de domination et de subordination, non de sexe.* »²⁷

Il y a donc à l'origine de notre identité sexuelle une large part de sexualité arbitraire, certes, mais qui symboliquement fonctionne comme une sorte de garantie permanente contre toute menace de perte de cette identité. Mettre en question la sexualité arbitraire – ou plus précisément l'arbitraire de cette sexualité – et les discri-

27 – John Money : « Le transsexualisme et les principes d'une féminologie », in Évelyne Sullerot (sous la direction de), *Le Fait féminin*, Paris, Fayard, 1978. John Money, professeur de psychologie médicale, professeur associé de pédiatrie, est notamment l'auteur, en collaboration avec L. Ehrhardt, de *Man and woman, boy and girl*, Baltimore, The John Hopkins University Press, 1972.



Rémi, 1993

minations bien réelles qui en découlent, revient en somme à remettre en cause la dimension symbolique, d'origine socio-culturelle, de l'identité sexuelle. John Money perçoit d'ailleurs dans cette remise en cause l'une des sources de la résistance manifeste à la libération comme à l'égalité des sexes : *« Bien que ces rôles codés selon le sexe n'impliquent pas le sexe érotique ni les parties génitales, ils deviennent si profondément enracinés comme constituants de l'identité du genre, que la menace de leur décodage par rapport au sexe est pour beaucoup de gens aussi dangereuse et insoutenable que si les rôles authentiques de leur sexe étaient eux-mêmes menacés. En fait, ils réagissent comme si leur identité était en jeu, et comme si l'issue pouvait être leur métamorphose en bisexuel, homosexuel, travesti ou transsexuel.*

*C'est pour cela que la libération de l'un et de l'autre sexe se heurte à une telle résistance. »*²⁸

28 – John Money, *op. cit.*, p. 229.

Ce constat présente l'intérêt d'offrir une explication différente, moins simpliste que celle d'une « mauvaise volonté » des hommes, d'un machisme insupportable, à la difficulté sans cesse rencontrée d'éliminer les discriminations frappant les femmes, notamment quant au partage du pouvoir politique. Dans l'inconscient individuel comme dans l'inconscient collectif, il y aurait chez les hommes – mais également chez les femmes – une instinctive réticence à rectifier ce qui, pour une part, est constitutif de leur identité de genre.

Si donc l'on souhaite poursuivre la lutte pour établir une véritable égalité entre hommes et femmes, pour abolir toute discrimination, il faudra tenir compte de la dimension psychologique du problème et tenter d'agir en profondeur – ce qui ne peut aboutir qu'à long terme – sur les mentalités. En d'autres termes : est-il possible, par exemple, de découpler pouvoir politique et pouvoir « masculin », d'asexuer, en somme, la sphère du politique ? Sans doute, mais à condition de compenser symboliquement cette perte par le renforcement d'autres codages porteurs d'identité, mais moins générateurs d'effets réels discriminatoires, comme la mode, la parure, où le « culte de la différence » ne pourrait pas faire de dégâts et ne ferait bien au contraire que conforter l'identité sexuelle de chacun. L'hypothèse paraît séduisante. Est-elle pour autant réalisable ? Toute la question est là.

Didier Herlem



Edouard Calvo,
Le Noir joue et gagne,
dessin aquarellé, 1915



EFFROYABLE LYNCHAGE EN AMÉRIQUE

« Il y a quelques jours à Lenoxville [...] un nègre fut accusé (était-ce vrai ; n'était-ce pas vrai ?) d'avoir assassiné une femme blanche.

Par ordre supérieur, il fut solidement attaché, dans une cellule fétide, au cadavre de sa victime ; et, pendant soixante-douze heures, il subit le contact de ce corps en pleine décomposition. Cet horrible supplice rendit le malheureux fou furieux, et il poussa de tels hurlements que pour s'en débarrasser, les témoins féroces de son supplice le tuèrent à coup de revolver. N'est-ce point vraiment hideux ? »

*Le Petit Journal, Supplément Illustré,
n° 630, 14 décembre 1902*